
 CHAPITRE XVI.

Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la Rivière. Vestiges d'un Feu souterrain. Préparatifs pour quitter l'Isle. Ce que nous dit Tupia sur Otahiti & les environs.

LE 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Otahitiens qui lui servoient de guides, partit pour suivre le cours de la riviere, en remontant la vallée d'où elle sort, & voir jusqu'où ses bords étoient habités. Ils rencontrèrent, dans les six premiers milles de chaque côté de la riviere, des maisons qui n'étoient pas éloignées les unes des autres; la vallée avoit par-tout environ quatre cents verges de largeur entre les pieds des collines; on leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verroient.

 ANN. 1769.
 Juillet.

LORSQU'ILS y arrivèrent, le Propriétaire leur offrit pour rafraîchissements des cocos & d'autres fruits qu'ils acceptèrent: après s'y être arrêté peu de tems, ils continuèrent leur route dans une espace assez long. Il n'est pas facile de compter les distances par un mauvais chemin, mais ils crurent qu'ils avoient encore fait environ six milles; ils passèrent souvent sous des voûtes formées par des fragments de rochers, où on

ANN. 1769.
Juillet.

leur dit que couchoient souvent les Indiens, lorsqu'ils étoient surpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches escarpées bordoient la rivière. Il en sortoit une cascade qui formoit un lac dont le courant étoit si rapide, que les Otahitiens assurèrent qu'il étoit impossible de le passer : ils ne paroissent pas connoître la vallée au-delà de cet endroit ; ils ne vont que sur le penchant des rochers & sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane sauvage qu'ils appellent *Vaé*. Le chemin qui conduisoit des bords de la rivière sur ces rochers étoit effrayant ; les côtés presque perpendiculaires avoient quelquefois cent pieds d'élevation ; les ruisseaux qui jaillissoient par-tout des fentes de la surface, le rendoient d'ailleurs extrêmement glissant ; cependant à travers ces précipices, on avoit fait un sentier, au moyen de longues pièces d'écorces d'*Hibiscus Tiliaceus* dont les morceaux joints l'un à l'autre, servoient de corde à l'homme qui vouloit y grimper : en la serrant fortement, il s'élevoit d'une saillie de rochers à l'autre, où il n'y avoit qu'un Indien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avoit près de trente pieds de long, les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il vouloit la monter ; & ils lui firent entendre qu'à peu de distance delà, il trouveroit un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Otahitiens appelloient un meilleur chemin ; mais il le trouva si mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y hasarder, d'autant plus que rien ne pouvoit récompenser les fatigues & les dangers du voyage, qu'un

bocage de plantes sauvages ou de vaé, espèce d'arbre qu'il avoit déjà vu souvent.

ANN. 1769.
Juillet.

PENDANT cette excursion, il eut une occasion favorable d'examiner s'il y avoit des mines dans les rochers qui étoient presque par-tout à nud, mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parut évident que ces rochers, ainsi que ceux de *Madère*, avoient été brûlés; & de toutes les pierres qui ont été recueillies à *Otahiti*, il n'y en a pas une seule qui ne porte des marques incontestables de feu, à l'exception, peut-être, de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches, & même parmi ceux-ci, nous en trouvâmes qui étoient brûlés jusqu'à être presque réduits en pierre-ponce. On apperçoit aussi les traces du feu dans l'argile qui est sur les collines, & l'on peut supposer avec raison qu'*Otahiti* & les Isles voisines, sont ou les débris d'un Continent, que quelques Naturalistes ont cru nécessaire dans cette portion du globe, pour y conserver l'équilibre de ses parties, après qu'il eut été englouti sous la mer, par l'explosion d'un feu souterrain. D'autres croient que ces Isles ont été détachées des rochers, qui, depuis la création du monde, avoient servi de lit à la mer, & élevés par une explosion semblable, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. L'une & l'autre de ces suppositions paroissent d'autant plus probables, que la profondeur de l'eau ne diminue point par degré, à mesure qu'on approche de la côte, & que les Isles sont presque par-tout environnées de récifs brisés & informes, & dans l'état

ANN. 1769.
Juillet.

où seroit naturellement la substance solide du globe qui seroit fracassée par quelque commotion violente. Il faut remarquer à cette occasion qu'on doit vraisemblablement attribuer la cause des tremblemens de terre, à des eaux qui se précipitent tout-à-coup sur quelque grande masse d'un feu souterrain. Ces eaux raréfiées dans un instant & réduites en vapeurs, la mine éclatte & lance différens corps vitrifiés, les coquilles & autres productions marines qui deviennent fossiles, & enfin les couches qui couvroient le foyer, tandis que les portions de terre des environs du trou, s'éboulent & tombent dans le gouffre. Tous les phénomènes qu'on observe dans les tremblemens de terre, semblent être d'accord avec cette théorie; la terre en s'affaissant laisse souvent dans les endroits qu'elle occupoit, des lacs & différentes substances qui portent d'une manière visible l'empreinte de l'action du feu. Il est vrai que le feu ne peut pas subsister sans air, mais il ne faut pas tirer de-là une objection contre notre système, qui suppose qu'il y a du feu au-dessous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer, parce qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur même sur les plus hautes montagnes, & à la plus grande distance des côtes de la mer.

M. Banks planta lui-même le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, doranges, de limons & de graines d'autres plantes & arbres qu'il avoit rassemblé à *Rio-Janeiro*. Il prépara pour cela un terrain de chaque côté du Fort & dans le bois, & choisit le sol
qui

qui parut le plus convenable, & on a lieu d'espérer que ces semences réussiroient. Il en donna aussi une grande quantité aux Indiens; il avoit mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée, les naturels du pays lui montrèrent ensuite les plantes qui croissoient très-bien, & ils lui en demandoient continuellement un plus grand nombre.

ANN. 1769.
Juillet.

Nous commençames alors à nous disposer à notre départ; nous enverguâmes les voiles, & fimes les autres préparatifs nécessaires: notre eau étoit déjà à bord, & nous avons examiné les provisions que nous devons mettre en mer. Sur ces entrefaites nous reçûmes une autre visite d'Oamo & d'Obérea, accompagnés de leur fils & de leur fille; les Otahitiens témoignèrent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille qui, à ce que nous comprîmes, s'appelloit *Toïmata*, avoit fort envie de voir le Fort, mais son pere ne voulut pas le lui permettre. *Téarée*, fils de *Wahéatua*, Souverain de *Tiarrabou*, péninsule S. E. d'*Otahiti*, étoit aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, & dont nous ne desirions point la compagnie; c'étoit l'habile filou qui vola notre quart-de-nonante. On nous dit qu'il prétendoit encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, & ils demandèrent pour cela la permission de coucher au Fort, ce qui produisit un si bon effet, que le vo-

ANN. 1769.
Juillet.

leur, désespérant du succès, abandonna son entreprise.

LES charpentiers passèrent le 7, à abattre les portes & les palissades de notre petite forteresse, & elles nous servirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut assez adroit pour dérober la penture & le gond sur lequel tournoit la porte. Nous poursuivîmes à l'instant le voleur, & nos gens, après une course de six milles, s'aperçurent qu'il s'étoit caché parmi des joncs, & qu'ils l'avoient dépassé. On visita les joncs; le filou s'étoit échappé, mais on y trouva un radeau qui avoit été volé au vaisseau quelque tems auparavant; & bientôt après Tubouraï Tamaïdé notre ami, rapporta la penture.

NOUS continuâmes le 8 & le 9 à démanteler notre Fort; les Otahiciens qui étoient nos amis, s'y rendirent en foule; quelques-uns, je pense, fâchés de voir approcher notre départ, & les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourroient pendant notre séjour.

NOUS espérions quitter l'Isle sans faire ou recevoir aucune autre offense, mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant sortis du Fort avec ma permission, on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer, il employa probablement des moyens violents. Les Indiens l'attaquèrent & le blessèrent dangereusement d'un coup de pierre. Après avoir fait une autre blessure légère à la tête de son compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurois été mortifié de pren-

dre aucune connoissance ultérieure de l'affaire, je vis sans regret que les délinquants s'étoient échappés; mais je fus bientôt après enveloppé malgré moi dans une querelle qu'il n'étoit pas possible d'éviter.

ANN. 1769.
Juillet.

CLEMENT WEBB, & Samuel Gibson, deux jeunes soldats de marine, désertèrent le Fort au milieu de la nuit du 8 au 9, & nous nous en aperçûmes le matin. Comme on avoit publié que chacun devoit venir à bord le lendemain, & que le vaisseau mettroit à la voile ce jour ou le jour suivant, je commençai à craindre que les absents n'eussent dessein de rester dans l'Isle. Je voyois qu'il n'étoit pas possible de prendre des mesures efficaces pour les retrouver, sans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui regnoit entre les Otahitiens & nous, & je résolus d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

LE 10, au matin, voyant à mon grand regret que les deux soldats de marine n'étoient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouèrent franchement qu'ils avoient dessein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étoient réfugiés dans les montagnes, où il étoit impossible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquisitions, & après avoir délibéré pendant quelque tems, deux d'entr'eux s'offrirent à servir de guides à ceux de nos gens que je jugerois à propos d'envoyer après les déserteurs. Nous savions qu'ils étoient sans armes; je crus que deux hommes seroient suffisants pour les ramener; je chargeai de cette commission un bas Officier & le Caporal des soldats de marine qui

ANN. 1769.
Juillet.

partirent avec leurs conducteurs. Il étoit très-important pour nous de recouvrer ces deux déserteurs ; je n'avois point de tems à perdre ; d'ailleurs les Otahitiens nous donnoient des doutes sur leur retour , en nous disant qu'ils avoient pris chacun une femme & qu'ils étoient devenus habitans du pays. Je fis signifier à plusieurs des Chefs , qui étoient au Fort avec leurs femmes , & entr'autres à Tubourai Tamaïdé , Tomio & Obérea , que nous ne leur permettrions pas de s'en aller , tant que les déserteurs ne seroient pas revenus. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire , que si les Indiens avoient caché nos deux hommes pendant quelques jours , j'aurois été forcé de partir sans les remmener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inspira ni crainte , ni mécontentement ; ils me protestèrent que mes gens seroient mis en sûreté & renvoyés le plutôt possible. Tandis que ceci se passoit au Fort , j'envoyai M. Hicks dans la pinasse , pour conduire Tootahab à bord du vaisseau , & il exécuta sa commission , sans que le Chef ni ses sujets en fussent allarmés. Si les Indiens qui servoient de guides étoient fidèles à leur parole & vouloient faire diligence , j'avois lieu d'attendre qu'ils rameneroient les déserteurs avant le soir. Mes craintes augmentèrent en voyant mon espoir trompé , & à l'approche de la nuit , je pensai qu'il n'étoit pas sûr de laisser au Fort les Otahitiens que je détenois pour ôtages , & en conséquence je fis mener au vaisseau Tubourai Tamaïdé , Obérea & quelques autres Chefs. Cette démarche répandit une consternation générale , & lorsqu'on embarqua les Indiens dans le bateau , plusieurs d'en-

tr'eux, & sur-tout les femmes, parurent fort émues, & témoignèrent leurs appréhensions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, & M. Banks resta au Fort avec quelques autres Otahitiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en assurer autrement.

ANN. 1769.
Juillet.

QUELQUES Indiens ramenèrent Webb sur les neuf heures, & déclarèrent qu'ils détiendroient Gibson, le bas-Officier, le Caporal, jusqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employoient contre moi le moyen que j'avois pris contre eux, mais j'étois allé trop loin pour reculer. Je dépêchai sur le champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de soldats, pour enlever les prisonniers; & je dis à Tootahah qu'il devoit envoyer avec eux quelques-uns de ses Otahitiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans son entreprise, & enfin, demander en son nom le relâchement des gens de mon équipage, qu'autrement, sa personne en répondroit: il consentit à tout volontiers; M. Hicks reprit mes hommes sans la moindre opposition, & sur les sept heures du matin du 11, il les ramena au vaisseau; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avoit prises au bas-Officier & au Caporal, cependant une demi-heure après, on les rapporta au vaisseau, & je mis alors les Chefs en liberté.

LORSQUE je questionnai le bas-Officier sur ce qui étoit arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnoient, ainsi que ceux qu'il rencontra dans son chemin, n'avoient pas voulu lui rien apprendre sur la retraite des déferteurs, qu'au contraire, ils l'avoient

ANN. 1769.
Juillet.

troublé dans ses recherches ; qu'en s'en revenant au vaisseau pour y prendre des ordres ultérieurs , ils avoient été saisis tout-à-coup par des hommes armés , qui apprenant la détention de Tootahah , s'étoient cachés dans un bois pour exécuter ce projet ; qu'enfin , ils avoient été attaqués dans un moment défavorable , que les Otahitiens leur avoient arraché les armes des mains , en déclarant qu'ils seroient détenus en prison , jusqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant , que le sentiment des Indiens n'avoit pas été unanime sur cette violence , que quelques-uns vouloient qu'on les relâchât , & d'autres , qu'on les retînt ; que la dispute s'étant échauffée , ils en étoient venus des paroles aux coups , & qu'enfin , le parti qui opinoit pour la détention avoit prévalu. Il dit encore , que Webb & Gibson furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays , & qu'on les constitua prisonniers , pour servir de nouveaux ôtages à la personne de leur chef ; qu'après quelque débat , ils se décidèrent à renvoyer Webb , pour m'informer de leur résolution , m'assurer que ses compagnons étoient sains & saufs , & m'indiquer un endroit où je pouvois faire parvenir ma réponse. On voit par là , que quelque fâcheuse que fût pour nous la détention des Chefs , je n'aurois jamais recouvré mes gens sans cette précaution. Quand les Chefs renvoyés du vaisseau débarquèrent à terre , on rendit la liberté aux prisonniers du Fort , & après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks , ils s'en allèrent tous. A cette occasion , ainsi qu'ils avoient déjà fait dans une autre semblable , ils nous donnèrent des marques de leur joie , par une libéralité que nous

ne méritions guères, ils nous pressèrent beaucoup d'accepter quatre cochons, nous refusâmes absolument de les recevoir en présent, & comme ils persistèrent également à ne pas recevoir quelque chose en échange, nous laissâmes leurs cochons. En interrogeant les déserteurs, nous trouvâmes que le rapport des Indiens étoient vrai; ils étoient devenus fort amoureux de deux filles, & ils avoient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile, & de fixer leur résidence à Otahiti. Comme nous avions transporté de terre tout ce qui étoit au fort, chacun passa la nuit à bord du vaisseau.

ANN. 1769,
Juillet.

TUPIA dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, étoit au nombre des naturels du pays, qui vivoit presque toujours avec nous. Nous avons déjà observé qu'il avoit été premier Ministre d'O-bérea, lorsqu'elle jouissoit de l'autorité Souveraine; il étoit d'ailleurs le principal *Tahowa* ou Prêtre de l'Isle, & par conséquent, il étoit bien instruit des principes & des cérémonies de la religion de son Isle. Il avoit aussi beaucoup d'expérience & de lumières sur la navigation, & il connoissoit particulièrement le nombre & la situation des Isles voisines. Tupia nous avoit témoigné plusieurs fois le desir de s'embarquer avec nous; il nous avoit quitté le 11 avec ses autres compatriotes; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans, qui lui servoit de domestique, & il nous pressa de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. Plusieurs raisons nous engageoient à y consentir; en apprenant

ANN. 1769.
Juillet.

son langage, & en lui enseignant le nôtre, nous pouvions acquérir par là beaucoup plus de connoissances, sur les coutumes, le gouvernement & la religion de ces peuples, que nous n'en avions puisées pendant le court séjour que nous fîmes parmi eux; & je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, parce que nous fûmes obligés de faire de nouveaux jas pour notre petite & notre seconde ancre d'affourche, qui avoient été entièrement rongés par les vers, Tupia dit qu'il vouloit encore aller à terre une fois, & il nous fit signe de l'y faire transporter le soir sur un bateau; il y alla effectivement, & emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avoit envie de montrer à ses amis, & plusieurs bagatelles pour leur donner, en faisant ses adieux.

APRÈS dîner, M. Banks désirant se procurer un dessein du Morai, appartenant à Tootahah à Eparre, je l'y accompagnai, ainsi que le Docteur Solander dans la Pinasse. Dès que nous eûmes débarqué, plusieurs de nos amis vinrent à notre rencontre, d'autres cependant s'absentèrent par repentiment, de ce qui étoit arrivé la veille. Nous marchâmes sur le champ vers la maison de Tootahah, où nous rencontrâmes Obéréa & des Otahitiens qui ne nous étoient pas venus recevoir à la descente à terre; nous eûmes bientôt fait une entière réconciliation, & lorsque nous leur dîmes que nous mettrions sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant, ils nous promirent, que dès le grand matin, ils viendroient nous rendre visite, pour nous faire leurs derniers

derniers adieux. Nous trouvâmes aussi Tupia à *Eparre*, nous le ramenâmes avec nous au vaisseau, & il passa la nuit à bord pour la première fois.

ANN. 1769.
Juillet.

Le lendemain 13 Juillet, le vaisseau fut rempli des Otahitiens nos amis dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portoient d'autres Indiens d'une classe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre 11 heures & midi, & dès que le vaisseau fut sous voiles, les naturels du pays prirent congé de nous, & versèrent des larmes, pénétrés d'une tristesse modeste & silencieuse qui avoit quelque chose de très-tendre & de très-intéressant. Les Indiens qui étoient dans les pirogues, sembloient au contraire se disputer à qui pousseroit les plus grands cris; mais il y entroit plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia soutint cette scène avec une fermeté & une tranquillité vraiment admirables; il est vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour cacher ses larmes, faisoient encore plus d'honneur à son caractère. Il envoya par *Othéothéa* une chemise pour dernier présent à *Potomäi*, maîtresse favorite de *Tootahah*, il alla ensuite sur la grande hune avec M. Banks, & il fit des signes aux pirogues tant qu'il continua à les voir.

C'EST ainsi que nous quittâmes l'Isle d'*Otahiti* & ses habitans, après un séjour de trois mois; nous vécûmes pendant la plus grande partie de ce tems, dans l'amitié la plus cordiale, & nous nous rendîmes réciproquement toute sorte de bons offices: les petits différens qui survinrent par intervalles, ne firent pas plus

ANN. 1769.
Juillet.

de peine aux Indiens, qu'à nous-mêmes; ces disputes étoient toujours une suite de la situation & des circonstances où nous nous trouvions, des foiblesses de la nature humaine, de l'impossibilité de nous entendre mutuellement, & enfin, du penchant des Orahitiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un seul cas, ces brouilleries n'entraînèrent pourtant point de conséquences fatales, & c'est à cet accident, que sont dues les mesures que j'employai, pour en prévenir d'autres pareilles qui pouvoient arriver dans la suite. J'espérois profiter de l'impression qu'auroit faite sur les Indiens la mort de ceux qui avoient péri dans leurs démêlés avec le *Dauphin*, & je comptois pouvoir séjourner dans l'Isle, sans y répandre du sang. J'ai dirigé sur cela toutes mes démarches pendant le tems que j'y ai demeuré, & je desire sincèrement que les navigateurs qui y aborderont à l'avenir, soient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre, que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits sur-tout par M. Banks, qui étoit infatigable, pour nous procurer des provisions & des rafraichissemens, lorsqu'on pouvoit en avoir; mais sur la fin de notre séjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande consommation que nous en faisons au Fort & au vaisseau, & par l'approche de la saison où les noix de cocos & les fruits à pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des quincailleries & des clous; nous ne cédions point de clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui valût quarante pences, (un peu moins de 4 liv. de France);

mais dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de 10 ou 12 livres pesant, pour moins d'une hache. Quoique ces peuples missent une très-grande valeur aux clous de fiche, comme plusieurs des gens de l'équipage en avoient, les femmes trouvèrent une manière beaucoup plus aisée de s'en procurer, qu'en nous apportant des provisions.

ANN. 1769.
Juillet.

LES meilleurs articles pour le trafic d'*Otaïiti*, sont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries, & avec quelques-unes de ces marchandises, on peut acheter tout ce que possèdent ces Insulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches & imprimées; mais une hache d'un demi écu a chez eux plus de valeur, qu'une pièce d'étoffe de vingt she-lins.

